

UN NOËL PÉRIGOURDIN.

La fête de Noël (1) a toujours été très-populaire. Célébrée dès les premiers siècles de l'Eglise, cette solennité fut instituée par le pape Télesphore, qui mourut en 139, mais elle était très-mobile.

Ce fut le pape Jules I^{er} qui, au iv^e siècle, fixa cette fête au 25 décembre, d'après une enquête qui ne fournissait aucune preuve bien authentique (2).

Vers 377 seulement l'on commença à célébrer séparément les fêtes de Noël et de l'Epiphanie.

La coutume des trois messes ne remonte guère plus haut que le vi^e siècle.

Pour détourner nos pères des représentations scéniques, le christianisme introduisit dans la liturgie des chants singuliers, des noëls en langue vulgaire qui se chantaient, ou, suivant Fontenelle, qui se *représentaient* dans l'enceinte des églises ; ainsi, la *Fête des fous, de l'Ane, des Rois, des Innocents* (3). Ces chants appartiennent à l'archéologie littéraire.

Ce genre de spectacle innocent d'abord, dégénéra en bouffonnerie licencieuse et ne fut plus permis dans les cathédrales.

Plus tard, lorsque la Réforme commença à chanter les psaumes traduits par Marot et Théodore de Bèze, mis en musique à trois ou quatre parties par les musiciens de l'épo-

(1) Le nom de Noël paraît venir de *dies natalis* ; quelques auteurs estimés le font dériver du mot hébreu *Emmanuel, Nobiscum Deus*, Dieu avec nous. — *Emma NUEL*. — Le cri : Noël ! Noël ! saluait les rois de France lors de leur avènement au trône ou de leur entrée dans une ville.

(2) *On ne convient pas de l'année précise où il (J.-C.) vint au monde (Disc. Hist universelle. Bossuet.)*

(3) Vid. *Glossaire* de Ducange. — Ordonnance de Eudes de Sully, évêque de Paris (1198), contre ces abus.

que, Goudinel, Roland de Lassus, Philibert Jambe-de-Fer, Claude-le-Jeune, etc., les catholiques chantèrent en langue vulgaire dans les églises, sur les places, dans les rues, des noëls qui devaient leur naissance aux chants français de la Réforme.

Les premiers noëls qui furent alors composés et imprimés parurent sous le règne de Henri II et de ses fils.

Le petit cahier manuscrit qui renferme les 69 couplets ou quatrains (276 vers), en patois *périgordin*, que nous publions, est sans nom d'auteur ; il porte la date de 1757, et a été trouvé parmi les registres paroissiaux de l'état-civil de la commune de Condat, près Brantôme.

Ce Noël a été probablement composé dans la localité.

Chaque année voyait éclore ces poésies naïves dont les détails sont précieux pour la langue et les usages (1).

Chaque siècle a sa langue propre. Le latin, en se décomposant sous l'influence des idiomes du nord, donna naissance à la langue d'*oc* et à la langue d'*oil*.

Comme le latin dont il est fils, le patois *dans les mots brave l'honnêteté* ; il ne faut pas cependant être trop sévère et savoir se placer au point de vue qui doit permettre de bien juger.

Certaines expressions de Molière, qui étaient seulement bouffonnes de son temps, ne passeraient pas de nos jours : les mœurs ont-elles gagné depuis que les oreilles sont devenues si chastes ? Peut-être.

Le dialecte *périgordin*, dans lequel a été composé le Noël de 1757, avait trois sous-dialectes, reconnus par la commission de la *Société des Antiquaires de France*, qui s'occupa (2) de faire traduire en divers idiomes patois de France la parabole de *l'Enfant prodigue*.

(1) C'est surtout en Provence et en Bourgogne que se retrouve ce genre de poésie dont les airs, transmis de génération en génération, s'appliquèrent à des couplets satiriques appelés aussi Noël.

(2) Après la suppression du bureau chargé de la statistique au Ministère de l'Intérieur en 1807.

Ces versions ont été publiées dans les mémoires de la Société (1). Voici la première phrase :

Lavalette. *Un ome ovio dou éfan.*

Nontron.. *Un home avio dous fis.*

Sarlat..... *Un home avio dous fils.*

Les poètes patois, imitant dans la facture du vers les poètes grecs et latins, grecs surtout, employaient indifféremment plusieurs dialectes similaires, et la poésie, n'étant plus asservie à une forme unique, gagnait en mouvement, en variété et en nombre tout ce qu'elle a perdu depuis par l'emploi d'une langue vivante qu'on a la prétention d'avoir définitivement fixée.

Le dialecte qui domine dans ce Noël est celui de Nontron, reconnaissable à ses formes en *a* et en *i*. Quant aux syllabes finales, les besoins de la rime, assez bien *asservie au joug de la raison*, font varier quelques formes ; de là, surtout, le mélange des trois sous-dialectes (2).

La traduction d'une œuvre n'en est jamais qu'un écho lointain et souvent infidèle : la prose peut se traduire, mais la poésie échappe à la traduction qui est incapable de faire entendre le rythme.

Il faut se réduire au mot à mot, c'est le seul moyen de faire comprendre le sens. La paraphrase d'Homère ne vaut pas mieux que la traduction de Bitaubé.

Dans cette traduction, le vers français n'a pas plus été cherché qu'il n'a été évité ; s'il se rencontre, cette coïncidence prouve qu'entre la langue d'oc et la langue d'oïl il y a une ressemblance très-marquée : c'est ce qui va être prouvé par la lecture du *Noël nouveau* fait en 1757, contenant l'histoire

(1) Tome VI, sous ce titre : *Matériaux pour servir à l'histoire de France*.

(2) La Monnoye, dans ses *Noëls bourguignons*, a imité ces anciens chants populaires dans leur naïveté. La malignité seule est de son fond et s'y trouve beaucoup trop tranchante.

de la naissance de Jésus-Christ, en langage *périgordin*, sur l'air : *Je vous adore avec les Anges, je vous consacre mon amour.*

Voulés vous que you vous raconté
Lo neyssenso de Jésus-Christ-
Prégea Diü que you mé surmonté
Per expozas lous Saints eyerist.

Diü tou bon, tout saint et tout sagé
Fagué l'omé semblablé a sé
Mas l'omé din son prumier agé
Son commandamen transgressé.

Plassa din un lio de déliceys
Per y viuré tranquilomen
Diü ne voulio ni sacrificeys
Ni juneys ni d'autreys turmens.

Mingeas sé disset eu a l'homé
Dé tous lous fruis da queu vargier
Mas si vous mingeas dé la pomé
Vous surtireis comme eytrangier.

Adam d'une paix incroyablé
Viqué d'in queu charman séjour
Din l'amour d'un Diü adorablé
Quauyquey quinzé ou segé jour.

Eve fut dau diable séduite
De mingeas dau fruit defendu
Et Adam seguen sa conduite
Nous avio a jamay perdu.

Lou fils de Diü vezen l'ofenço
Sofri de nous tous rachatas
Et de fas per nous penitenco
Et dau ceu dubris las portas.

Din qu'eu tem au chozis sa mere
Viergeo puro comme un agneu
Per d'elle passas sur la terre
Et rachatas tou lou troupeu.

Voulez-vous que je vous raconte
La naissance de Jésus-Christ ?
Priez Dieu que je me surpasse
Pour exposer les Saintes-Ecritures.

Dieu, tout bon, tout saint et tout sage
Fit l'homme semblable à lui.
Mais l'homme, dans son premier âge,
Son commandement trangressa.

Placé dans un lieu de délices
Pour y vivre tranquillement,
Dieu ne voulait ni sacrifices,
Ni jeûnes, ni d'autres tourments.

Mangez, dit-il à l'homme,
De tous les fruits de ce verger ;
Mais si vous mangez de la pomme
Vous sortirez comme étrangers.

Adam, d'une paix incroyable,
Vécut dans ce charmant séjour
Dans l'amour d'un Dieu adorable
Quelque quinze ou seize jours.

Eve fut du diable séduite
De manger du fruit défendu.
Et Adam suivant sa conduite
Nous avait à jamais perdus.

Le Fils de Dieu voyant l'offense
S'offrit de nous tous racheter
Et de faire pour nous pénitence
Et du ciel ouvrir les portes.

Dans ce temps il choisit sa mère,
Vierge pure comme un agneau,
Pour d'elle passer sur la terre
Et racheter tout le troupeau.

Marie filio de Sainte Anne
Viergeo sageo siau nio agu
Pus pure pus douce que manne
D'ello Jésus-Christ ey nacu.

L'ange dau ceu dessen sur terre
Din lo cita de Bet'leen
En se prosternan contré terre
Lo saludado umblamen.

Salu di eu Viergeo Marie
Pléno de gracio et de favour
Davan vou mon cœur s'umilie
Pey qu'en vou ey notre Ségneur.

Lo viergeo sé senti troublado
Din so pus tendro devousiu.
Mérité you qu'ello enbossado
Dit elle din so confusiu.

Lors l'angé sé mé a reypondré
Né craniey poin ma commissiu
Vous concevreis din votre ventré
Jesus l'unique fils de Diü.

Au siro gran, au siro sagé
Apella fis de l'eyternel
Au régnoro quant auro l'agé
Désus son troné paternel.

Lou troné de David son père
Siro seu sey acun délay
Sur Jaco son ayoul sur terre
Au régnore a tous jamay.

Coumen s'acompliro la chauze
You frémissé de cor desprit
Et you nay ni repau ni pauze
Ne fréquenten pas mon mary.

Entaü lo Viergeo rozounavo
Cragnan perdre sa chastéfa
Et lors l'angé la consolavo
Vous gardarey virginita.

Marie, fille de sainte Anne,
Vierge sage, s'il y en a jamais eu,
Plus pure, plus douce que manne,
D'elle Jésus-Christ est né.

L'ange du ciel descend sur terre,
Dans la cité de Bethléem,
En se prosternant contre terre
L'a saluéc humblement.

Salut, dit-il, Vierge Marie,
Pleine de grâce et de faveur,
Devant vous mon cœur s'humilie,
Puisqu'en vous est notre Seigneur.

La Vierge se sentit troublée
Dans sa plus tendre dévotion.
Mérité-je cette ambassade,
Dit-elle dans sa confusion.

Alors l'ange se met à répondre :
Ne craignez point ma commission,
Vous concevrez dans votre sein
Jésus, l'unique fils de Dieu.

Il sera grand, il sera sage,
Appelé Fils de l'Éternel,
Il règnera quand il aura l'âge
Sur son trône paternel.

Le trône de David son père
Sera sien sans aucun délay,
Sur Jacob son aïeul, sur terre,
Il règnera à tout jamais.

Comment s'accomplira la chose ?
Je frémis de corps, d'esprit,
Et je n'ai ni repos, ni paix,
Ne fréquentant pas mon mari.

Ainsi la Vierge raisonnait,
Craignant perdre sa chasteté,
Et alors l'ange la consolait,
Vous garderez virginité.

Lou Saint Esprit vous fara ombre
Et la vertu dau tou puissan
Queu que tous lous omey nombre
Ramassaro votre pur sang.

Et dun sang si pur et si chasté
Siro fourma lou cor umain
Dau fils de Dieu que you exalté
Que surtiro de votre sein.

Un Dieu a qui tout ey poussible
Et que po fas tout so quau vaut
Se po randre mortel passible
Ne migrey don pas au zou vaut.

Elisabé votre couzino
Toute stérilo quelle éro
Ey bé per puissanso divino
Grosso dedin so vielleso.

Lors d'une humilita profonde
A l'angé lo Viergeo a dit
You sey servante a Diü de l'onde
Qu'eu me sio fay comme avès dit.

Lors Jesus sey quitas son père
Din son sein prengué lougeamen
Per d'aqui passas sur lo terre
Séy quau quittes lou firmamen.

Marie se senten enseinte
Fuguet veyré Elisabé
Sain Jean aguet lors l'ame sainte
Eu couney lou mau et lou bé.

Vous soule ses la pus bénite
Que jamay fenne aye eyta
Sa dit Elisabé ma mie
Beni lou fruit que vous pourta.

Quau bounur per you que lo mèro
De mon Diü et de mon Seignour
Me visite din mo misèro
You li chanté glorio et onour.

Le Saint-Esprit vous fera ombre
Et la vertu du Tout-Puissant,
Celui qui compte tous les hommes,
Ramassera votre pur sang.

Et d'un sang si pur et si chaste
Sera formé le corps humain
Du fils de Dieu que j'exalte
Qui sortira de votre sein.

Un Dieu à qui tout est possible
Et qui peut faire tout ce qu'il veut,
Peut se rendre mortel passible,
Ne vous inquiétez pas, il le veut.

Elisabeth, votre cousine,
Toute stérile qu'elle était,
Est bien par puissance divine
Grosse dans sa vieillesse.

Alors, d'une humilité profonde,
A l'ange la Vierge a dit :
Je suis servante du Dieu de l'onde,
Qu'il me soit fait comme vous avez dit.

Alors Jésus sans quitter son père
Dans son sein prit logement,
Pour d'elle passer sur la terre
Sans quitter le firmament.

Marie se sentant enceinte
Fut voir Elisabeth.
Saint-Jean eut alors l'âme sainte,
Il connaît le mal et le bien.

Vous seule êtes la plus bénie
Que jamais femme ait été,
Dit Elisabeth, ma mie,
Béni le fruit que vous portez.

Quel bonheur pour moi que la mère
De mon Dieu et de mon Seigneur
Me visite dans ma misère.
Je lui chante gloire et honneur !

Glorifio mon ame ton meyré
Qua sur Jan bailha son esprit
Car au vau de you vouley naytré
Comme lous profetas an eyerit.

You seray a toujours louado
Son nom ey saint son nom ey gran
Et jomay pas une assemblado
N'aubludaro mon chaste flan.

Lous desseins dos omey superbey
Son confondus per son saint bras
Au a fay tombas lous monarquey
Et lous humbley son relevas.

Au a combla de beys lous paubrey
Et rassazia lous qu'avian fan
Et a fay mouris tous lous autrey
Quoy quis se cresians for puissan.

Sa protesiu se manifeste
Sur lous effans d'Israël
A Abraan au zou proteste
Et au seus, dessein eyternal.

La Viergeo chante queu cantique
Per s'aquitas de son devey
Et après qu'eu chan magnifique
Près d'Eysabeu reste trey meys.

César Auguste que regnavo
Din lous royaumeys daus romains
Un deynombramen ordounavo
Que fuguet fay per tous humains.

Chaqu'un devio se fas eyeriré
Din lo ville de sais autours
Chaqu'un y devio venis diré
Son nom lou daus ceux sey deytour.

Joseph, de la rasso de David
Dun cœur tendre, dun cœur doulen
Obays a da queu mandavy
Et se rendé en Bet'leen.

Glorifie mon âme ton maître
Qui sur Jean a donné son esprit,
Car il veut de moi vouloir naître,
Comme les prophètes ont écrit.

Je serai à jamais louée,
Son nom est saint, son nom est grand,
Et jamais aucune assemblée
N'oubliera mon chaste flanc.

Les desseins des hommes superbes
Sont confondus par son saint bras,
Il a fait tomber les monarques
Et les humbles sont relevés.

Il a comblé de biens les pauvres,
Et rassasié ceux qui avaient faim
Et a fait mourir tous les autres,
Quoiqu'ils se crussent fort puissants,

Sa protection se manifeste
sur les enfants d'Israël,
A Abraham il le proteste,
Et aux siens, dessein éternel.

La Vierge chante ce cantique
Pour s'acquitter de son devoir ;
Et après ce chant magnifique,
Près d'Elisabeth reste trois mois.

César Auguste qui régnait
Dans le royaume des Romains,
Un dénombrement ordonnait
Qui fut fait pour tous les humains.

Chacun devait se faire inscrire
Dans la ville de ses auteurs ;
Chacun y devait venir dire
Son nom, ceux des siens sans détour.

Joseph, de la race de David,
D'un cœur tendre, d'un cœur dolent,
Obéit à ce mandement
Et se rendit à Bethléem.

La S^{te} Vierge ero grosse
Et for proché de s'acouchas
De Bet'leen elle s'aproche
Sey se vouley tan fas cherchas.

Quant ils fuguèren din lo villo
Ne trouberen pas un lougi
Ou lour fut dit per may de millo
Vous ne lougearey point eyssi.

Que faren nous sa dit Marie
Mouriren nous eyssi de fan
Elle puro elle soupire
Elle ey bien près d'avey l'efan.

Entras ma mie din l'eytable
Quey l'ay basti jous qu'eu pourtau,
Li dit Joseph, ré de semblable
Né sey jamay ré vu de tau.

L'humilita la passiensso
Lour fay preney qu'eu lougeomen
Jamay degu din la provinssso
Ne fut lougea si paubromen.

Ils ramassen bouri et paille
L'âne lou biau venen darey
Et sey aveys ni sols ni mailhe
Ils son pas contens que dau rey.

Vers la mioné, din la mazuro
La Vierge quitté son manteu
Sous souliers, sous bas, sa couyfuro
Jamay ne fu ré de pus beu.

Allors parégué sur la terre
Son fils, son Diü et son segnour
Elle se vegué Vierge mère
Et fu transpourtade d'amour.

De son beu fils lo fu charmado
La l'adore comme son Diü
Dun gran respec fu penetrado
Son fils ly faguet compassiu.

La Sainte Vierge était grosse
Et fort proche de s'accoucher ;
De Bethléem elle s'approche,
Sans vouloir se tant faire chercher.

Quand ils furent dans la ville
Ils ne trouvèrent pas un logis,
Il leur fut dit par plus de mille :
Vous ne logerez point ici.

Que ferons-nous, dit Marie,
Mourrons-nous ici de faim ?
Elle pleure, elle soupire,
Elle est bien près d'avoir l'enfant.

Entrez ma mie dans l'étable
Qui est là-bas bâtie sous ce portail,
Lui dit Joseph, rien de semblable,
Il ne s'est jamais rien vu de tel.

L'humilité, la patience,
Leur fait prendre ce logement.
Jamais personne dans la province
Ne fut logé si pauvrement.

Ils ramassent bourrier et paille,
L'âne, le bœuf, viennent derrière,
Et sans avoir ni sou ni maille,
Ils sont plus contents que des rois.

Vers (la) minuit, dans la mesure,
La Vierge quitta son manteau,
Ses souliers, ses bas, sa coiffe,
Jamais ne fut rien de plus beau.

Alors parut sur la terre
Son fils, son Dieu et son Seigneur.
Elle se vit vierge-mère
Et fut transportée d'amour.

De son beau fils elle fut charmée,
Elle l'adore comme son Dieu.
D'un grand respect fut pénétrée,
Son fils lui fit compassion.

Prontamen elle l'enveloppe
Din dau lingey paubrey mas blan
De malliau elle l'emmallote
N'ayan ni soye ni riban.

Din lo crecho, elle lou pauzo
Entre dous paubrey animaus
Ils l'eychauren, mas pas un nauzo
Li fas ni chagrin ni de maus.

L'ané lou biau vesen lour meyré
A genoil se metten d'abor
Ils tachen de lou recouneytré
En chantan tous dous bien d'acor.

Din lou momen un milion d'angey
De lour chanssous rampliren l'air
En li baillan mille louangey
Fagueren un charman conser.

Glorio a Diü din son pus nau troné
Como au o toujours eyta
Et la paix donnade a tou omé
Quey d'une bonne volonta.

Lous bargiès que van en campagne
A la garde de lour beytiau
Couren de montagne en montagne
N'avian jamay re vû de tau.

Un daus angey que lous veu paitre
Lour di bargiès coures vous en
Adoras Diü que vé de naytre
Din l'eytablé de Bet'léen.

Vous lou veyrey dins une crécho
Que puro que tremblo de fret
Au no ni boy ni flo ni mécho
May au ne vou damando ret.

Veyei tout so quau vou damando
Quey votre cœur quey votr'amour
Quey une bien eyzado offrando
Anas li don fas votre cour.

Promptement elle l'enveloppe
Dans des linges pauvres mais blancs.
De maillots elle l'emmailotte,
N'ayant ni soie, ni rubans.

Dans la crèche elle le pose
Entre deux pauvres animaux ;
Ils le réchauffent, mais pas un n'ose
Lui faire ni chagrin, ni mal.

L'âne, le bœuf, voyant leur maître,
A genoux se mettent d'abord.
Ils tâchent de le reconnaître
En chantant tous deux bien d'accord.

Dans le moment un million d'anges,
De leurs chansons remplirent l'air,
En lui donnant mille louanges,
Ils firent un charmant concert.

Gloire à Dieu en son plus haut trône,
Comme il a toujours été,
Et la paix donnée à tout homme
Qui est de bonne volonté.

Les bergers qui vont dans la campagne
A la garde de leur bétail,
Courent de montagne en montagne.
On n'avait jamais rien vu de tel.

Un des anges qui les voit faire paitre
Leur dit : Bergers, courez-vous-en
Adorer Dieu qui vient de naître
Dans l'étable de Bethléem.

Vous le verrez dans une crèche
Qui pleure, qui tremble de froid,
Il n'a ni bois, ni feu, ni mèche,
Même il ne vous demande rien.

Voici tout ce qu'il vous demande :
C'est votre cœur, c'est votre amour.
C'est une bien facile offrande.
Allez donc lui faire votre cour.

Tous lous bargiès et las bargièras
Quiteren moustous et agneus
Traverseren chans et faugièras
Enpourtan so quan de pus beus.

Quat is fugueren a l'eytable
A geanouil se son prosterna
Et dun cœur doux et véritablé
Adorèren Diü incarna.

Joseph lour fagué bouno mino
Lo Viergeo lous caresse tous
En lour dizen vezi vezino
Aux ceux vous vendrez come nous.

Lous pastours et las pastourellas
Offriren chacun lour presen
Quo nero ni or ni dentellas
Ni ruban ni passomen.

Quero dau pouleys dau fromagey
Daus agneus et de bous tourteus
Daus yaux, dau vi et dau poutagey
De las rabas et daux auzeus.

Ils jugueren de lour chabretto
De lour flajau de lour auboy
Ils dansseren din la chambretto
Ils fagueren a toy à moy.

Quant is vegueren lou jour nayssey
Ils se jieteren a janour
Jesu nous son tous ravis d'aizey
Nous vous souaten bien lou bon jour.

Au templé après la gueteno
Jesu l'èfan fugué pourta
Au fu circoncis per eytreno
De dous pijous fu racheta.

Tous les bergers et les bergères
Quittèrent moutons et agneaux,
Traversèrent champs et fougères
En portant ce qu'ils ont de plus beau.

Quand ils furent à l'étable,
A genoux ils se sont prosternés,
Et d'un cœur doux et véritable
Adorèrent Dieu incarné.

Joseph leur fit bonne mine,
La Vierge les caressa tous
En leur disant : Voisins, voisines,
Aux cioux vous viendrez avec nous.

Les pasteurs et les pastourelles
Offrirent chacun leurs présents.
Ce n'était ni or, ni dentelles,
Ni rubans, ni passements,

C'était des poulets, des fromages,
Des agneaux et de bons gâteaux,
Des œufs, du vin, des légumes,
Des raves et des oiseaux.

Ils jouèrent de leurs cornemuses,
De leur flageolet, de leur hautbois ;
Ils dansèrent dans la chambrette,
Ils firent à toi-à-moi (1).

Quand ils virent le jour naître,
Ils se jetèrent à genoux.
Jésus, nous sommes tous ravis d'aise
Nous vous souhaitons bien le bonjour.

Au temple, après la huitaine,
Jésus l'enfant fut porté,
Il fut circoncis ; pour étrenne
De deux pigeons fut racheté.

(1) Jeu dans lequel on lance un objet en prononçant : *A toi*. Celui qui le reçoit répond : *A moi*.

Tréjé jour après la neyssenso
Trey reys vengueren de bien loin
Adouras sa divine eyssensso
Loujca dedin queu paubre coin.

Quânt is passèren per la villo
Tout lou monde mourié de paux
Ils cragnan la guerre civillo
Ils fugian tous comme dau faux.

Mas lous reix d'un air pacifiqué
Lour disseren ne craigney ré
Nous cherchen un Diü magnifiqué
Quey nacu din votré guéré.

L'cytelle que servio de guido
Per lour moutras qu'eu Diü nacu
Conduisio l'illustre enbassado
Sey empeychamen de degu.

Tous trey se prosternen per terre
Donneren or, mire, encen
Adoren l'éfan et sa mère
Et lour fan bien de beu presen.

Enü ils quiteren lo chrèche
Sen tornen per d'autre chamy
Tambour batan flo a la mèche
Trompan Eyrode l'ennemy.

La Viergeo fugué purifiado
Sci pertan n'avey de bezoin
Per nous lo sey umiliado
Per nous montras d'avey qu'eu soin.

Prejan Diü que vu son eysample
Nous sian doux et humble de cœur
Et qu'au ceux chacun lou contemple
Que dau démon nous sian vainqueur.

Treize jours après la naissance,
Trois rois vinrent de bien loin
Adorer sa divine essence
Logée dans ce pauvre coin.

Quand ils passèrent par la ville
Tout le monde mourait de peur,
Ils craignaient la guerre civile,
Ils fuyaient comme des fous.

Mais les rois, d'un air pacifique,
Leur dirent : Ne craignez rien,
Nous cherchons un Dieu magnifique
Qui est né dans votre contrée (guéret).

L'étoile qui servait de guide
Pour leur montrer ce Dieu né
Conduisait l'illustre ambassade
Sans empêchement de personne.

Tous trois se prosternèrent par terre,
Donnèrent or, myrrhe, encens,
Adorent l'enfant et sa mère
Et leur font de bien beaux présents.

Enfin, ils quittèrent la crèche,
S'en retournent par d'autres chemins
Tambour battant, feu à la mèche,
Trompant Hérode l'ennemi.

La Vierge fut purifiée
Sans pourtant en avoir besoin.
Pour nous elle s'est humiliée
Pour nous montrer d'avoir ce soin.

Prions Dieu que vu son exemple
Nous soyons doux et humbles de cœur,
Et qu'aux ciex chacun le contemple,
Que du démon nous soyons vainqueurs.

Alcide DUVERNEUIL.